

post-mortem à ne pas couper ce lien avec nos racines. Nous savons, nous, la seconde génération, que l'Algérie sera toujours là. Ma langue maternelle, c'est l'arabe. Je rêve en arabe, parfois, c'est une partie de mon cerveau ! Cela a dû influencer sur ma façon d'écrire. Le retour aux sources, tous les étés, était vital pour ma famille. On a continué à y aller, même pendant la décennie noire.

C'est surtout ma mère qui racontait le passé. Notamment l'histoire de mon grand-père, moudjahid qui a combattu pour l'indépendance. Les Français n'étaient pas vus comme les ennemis, ma mère évoquait le combat pour la liberté, qu'on doit arracher. Elle voulait nous préserver, pas nous élever dans le ressentiment. Je l'ai bien connu, mon grand-père. On le voyait l'été. Il a enduré la Seconde Guerre mondiale où il a combattu pour la France, les travaux forcés en Pologne, la guerre d'indépendance, mais je n'ai jamais entendu du ressentiment chez lui non plus. Il répétait avec admiration : « *En France, tout le monde lit ! Dans le train, les cafés, les gens ont toujours un livre à la main.* » Pour lui, analphabète, c'était incroyable. Il était encore vivant quand j'ai publié mon premier roman, « *Kiffe kiffe demain* » (2004). Il a été tellement fier ! Le plus important pour moi, dans l'aventure de ce livre, c'était d'inscrire mon nom de famille sur la tranche. Quand c'est écrit, un nom, ça reste.

La première et presque seule fois où mon père m'a parlé de son passé, j'avais 16 ans. J'étais dans un atelier d'écriture à Pantin, je devais rédiger un reportage avec l'aide d'un professeur. Il m'a proposé de travailler sur le 17 octobre 1961. Je n'en avais jamais entendu parler. Cela a été un électrochoc. Tout à coup, j'ai relié l'histoire de l'Algérie à celle de la France. Brutalement, j'ai compris qu'elles étaient mêlées en moi. Et mon père qui ne parlait jamais m'a dit qu'il avait été là, le 17 octobre, dans la manif. Il était pudique, il a juste lâché : « *Les violences et les arrestations, ça a commencé bien avant.* » A l'école, on étudiait la décolonisation, la guerre d'Algérie était survolée. La photo qui l'illustrait, dans mon manuel, montrait des pieds-noirs assis sur leur valise. J'avais l'impression qu'on taisait tout un pan de mon histoire. Que la mémoire de mes parents était déshonorée. Nos histoires sont faites de silences et de trous. C'est pour les combler que j'écris. ■

Faiza Guène, née en 1985 à Bobigny, vient de publier « *la Discrétion* » (Plon).

“NOUS SOMMES PARTIS LES MAINS VIDES”

Par

NICOLE GARCIA
CINÉASTE ET ACTRICE



Mon père, Joseph Garcia, tenait une quincaillerie à Oran, la Droguerie universelle. En rentrant du lycée, je passais du temps avec lui, dans les rayons. Tout le monde nous connaissait, sous les arcades. La boutique était un carrefour, les gens bavardaient. Mon grand-père venait d'Espagne. Pourquoi était-il arrivé en Algérie ? Il y a là une grande brume. Je crois que c'était une migration de la misère. De cette histoire familiale très pauvre, je ne sais que peu de choses.

La guerre est arrivée assez tard à Oran. En pleine composition française, on nous disait « *Allongez-vous !* » pour éviter les tirs. En avril 1962, il nous arrivait de suivre les cours à plat ventre... Je me souviens du couvre-feu, de l'angoisse de mes parents qui avaient compris que cette chose impossible à envisager – le départ – devenait inéluctable. Moi, à 14 ans, je savais bien que les histoires coloniales ont une

fin. La guerre arrangeait mes plans. J'avais envie d'aller à Paris. Nous sommes partis en 1964, pratiquement les mains vides. Mon père voulait rester. Il disait : « *Je mets des babouches et je reste !* » Il parlait un drôle de langage, faite de français, d'espagnol et d'arabe. Il avait fait nationaliser son magasin adoré, je le revois, en cache-poussière, devant le comptoir. On aperçoit la boutique dans un de mes films, « *Un balcon sur la mer* »...

Longtemps, j'ai occulté l'Algérie. Dans les années 1970, je suis allée au Maroc, en vacances. Et tout est revenu. Les senteurs, la végétation, le soleil, les fleurs, toutes ces images et sensations sont arrivées comme un coup de fouet. Une nostalgie brutale... De l'Algérie, il me reste des larmes et des rires. ■

Nicole Garcia, née en 1946 à Oran, vient de réaliser son neuvième long-métrage, « *Amants* ».

“PARIS M'A PARU SALE À CÔTÉ D'ORAN”



Par

JULIEN DRAY
ÉLU PS

Je me souviens encore du soleil d'Oran, des plages, de la place Jeanne-d'Arc, où on mangeait des crepones, des glaces au citron servies dans des verres d'eau. Mes parents étaient des instituteurs juifs de gauche. Ils n'ont pas quitté l'Algérie après l'indépendance. C'était leur pays, ils y étaient très attachés. C'est quand Ben Bella a été renversé par le coup d'Etat de Boumediene, en 1965, qu'ils ont compris qu'il était temps. J'avais 10 ans.

On s'est retrouvés entassés dans un studio du 18^e arrondissement de Paris, qui m'a paru vieille, sale à côté d'Oran, lumineuse, propre, moderne. Comme la plupart des pieds-noirs, on a été mal accueillis. On nous prenait pour des colons. L'instituteur m'avait mis au fond de la classe, avec un autre gamin pied-noir. Je me suis souvent battu, à la sortie de l'école, avec des gosses qui m'insultaient à cause de mon origine et de mon accent. ■

Julien Dray, né en 1955 à Oran, est conseiller régional d'Ile-de-France (Parti socialiste).